Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 22

Artikel: En se retrouvant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217246

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vergent sur lui; il aspire à être l'objet de l'attention générale. Etre inaperçu, pour lui, est un immense malheur, et l'obscurité que d'autres désirent serait, pour lui, une mort anticipée.

Qu'on ne me demande point l'état, les connaissances, les penchants, les talents du *faiseur d'embarras;* il est tout et sait tout. Il se lance partout où il y a des badauds à séduire, des suffrages à capter, de l'admiration à accaparer; il fait au besoin des couplets de circonstance, ou se transforme en musicien pour faire sauter une réunion de jeunes filles. La manière dont il tire parti de ses moindres facultés fait qu'elles semblent grandir instantanément; il les étale de telle sorte qu'elles paraissent dans tout leur lustre; il les jette à la face du ciel au moment favorable, et son mérite jaillit, pressé par l'à-propos dramatique, qu'il saisit mieux que personne. En effet, y a-t-il émeute sur la place publique, le voilà sur la borne voisine, pérorant et habillant de petites pensées avec de grands mots; il sue, se démène, s'agite, et bientôt il est désigné comme le Cicéron de l'arrondissement ou le Démosthènes du faubourg.

Une batterie surgit-elle au sein d'un nombreux rassemblement, le voilà qui se précipite entre les combattants, et se constitue juge des parties contendantes; il leur beugle de la concorde, leur hurle de l'harmonie, et aussitôt il est proclamé le modérateur des bouchons et le saint Louis des altercations populaires.

Une cérémonie a-t-elle lieu, il faut qu'il remplisse, non les fonctions les plus essentielles, mais celles qui sont le plus en évidence : il voudrait pouvoir devenir la *bannière* d'une procession, le *drapeau* d'un régiment; en un mot il fait tout pour que chacun l'y voie, l'y remarque et puisse dire, en parlant de la fête : « M. X. y était ».

Y a-t-il grand concert, on ne saurait l'exécuter sans qu'il ait l'air de le mener à lui tout seul : armé d'un énorme rouleau de musique, il frappe la mesure avec énergie, chante avec onction, court d'un point à un autre, se multiplie pour paraître en tous lieux à la fois; comme un cristal il se tourne en tous sens pour briller par ses diverses facettes, et, rendu, haletant, harassé, il expose avec orgueil aux yeux des auditeurs son intéressante fatigue et son dévouement trempé de sueur.

Arrive-t-il dans la sphère où se trouve un homme célèbre dont l'éclat pourrait faire pâlir le sien, il se fait son satellite, il s'illumine aux rayons de l'astre nouveau, il partage l'attention que pouvait lui dérober le mérite exotique, et fait tourner au profit de son illustration indigène l'événement qui, sans son adresse, aurait pu la faire oublier ou l'affaiblir.

Le *faiseur d'embarras,* complétement nul dans un tête à tête ou dans une réunion d'hommes de mérite, a besoin d'une galerie nombreuse et bruyante, bien en vue; l'estrade, les tréteaux, la tribune, voilà son élément; sa véritable place même serait au sommet d'une pyramide, et il n'est jamais plus à son aise qu'à la tête d'un corps armé, ou dans une de ces places éminentes grâce auxquelles on peut faire un grand étalage d'un petit pouvoir éphémère. Oh ! alors, le *faiseur d'embarras* ne se sent pas de joie; il marche droit comme un I, enfle ses joues comme un ballon, et, en échange des regards d'une population attentive et émerveillée, il daigne lui accorder un coup d'œil de protection et d'intérêt.

Le *faiseur d'embarras* est philanthrope par excellence : et, rendons-lui justice, c'est là son beau côté. Tous les revers l'attendrissent. Il se passionne pour les Grecs, quête pour les Polonais, ouvre des souscriptions pour les incendiés, en un mot il accole son nom à toutes les grandes infortunes, il est adhérant à toutes les catastrophes retentissantes; et, si son offrande n'est pas la plus considérable, elle est du moins la première qu'on trouve sur les listes des cœurs sensibles et généreux.

En un mot, le *faiseur d'embarras* ne saurait être là où il ne se fait ni voir ni entendre; son acte de présence est toujours dramatique, bruyant. Il ne peut passer *in-cognito* dans le monde, et partout où vous voyez un homme qui se lève sur ses pieds pour être aperçu, approchez, et vous êtes sûr de le trouver devant vous.

J. Petit-Senn.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Sallette et barboutzet.

Les souvenirs d'enfan-an-ce
Ne s'effa-a-cent jamais.

Le « joli mai, le joli mois de mai qui embaume » est revenu et avec lui le printemps. La nature est de toute beauté ; l'herbe vert tendre, déjà haute, laisse passer des tiges peu feuillées surmontées d'une fleur en épi rougeâtre. Ne faites pas l'injure à un gamin qui ne soit citadin pur, de lui demander s'il connaît cette plante, il vous rirait au nez et vous plaindrait d'ignorer la *Sallette* que mon ami Eugène enseigne à ses élèves à appeler « rumex acetosa ». Quoique vieux tout blanc, vieux tremblant, lorsqu'une de ces plantes se trouve à ma portée, je la cueille avec respect et la machouille avec délice, son goût acidulé me rappelle le bon temps de ma jeunesse et ravive de vieux souvenirs. Les petits Lausannois d'il y a soixante ans savaient qu'aux premiers jours de mai on avait des chances de trouver ce précieux légume en Chamblandes ou à Vidy, dans ces prés gras, arrosés par les égouts de la ville : c'était peut-être ces résidus qui donnaient le goût que nous aimions à ces herbages ! Mais, comme disait l'un d'entre nous, la répugnance ne me dégoûte pas. Et l'on mangeait de la salette à s'en donner une indigestion et on en rapportait des gerbes à la maison. gerbes que nos parents mettaient régulièrement dans la « caisse des balayures », ce qui n'avait aucune importance, car le lendemain on n'y pensait plus.

Mais tout lasse, au bout de peu de jours, la sallette devenait dure et coriace, elle manquait de charme et ne « redemandait plus » ; on la dédaignait, on lui préférait une autre pâture : le *barboutzet,* que mon ami Eugène dénomme « tragapognon pratense » (c'est beau le silence !). Nous ignorions que cet herbage avec ses belles fleurs jaunes, dont la tige laissait couler un lait blanc lorsqu'on le cueillait, c'était le salsifis sauvage. Cette herbe était estimée pour son goût amer et doucereux. Nos braves mères n'appréciaient pas ce légume, parce que la sève faisait à nos vêtements clairs des taches quasi indélébiles et pedzantes, très difficiles à nettoyer. A part ce petit inconvénient, nous nous délections à mâcher le barboutzet.

On ne voit plus aujourd'hui les enfants mâchonner salette ou barboutzet, on ne prise plus ces simples. Je reconnais qu'on peut les ignorer et s'en passer, mais je leur dois bien des jouissances, d'antan et je crois que beaucoup de « vieux tout blancs, vieux tremblants » sont comme moi. C'est pour eux que j'ai rappelé ce qui précède.

Mérine.

En se retrouvant. — Deux vieilles connaissances se rencontrent dans un tramway. Le hasard les a assis l'un à côté de l'autre et comme ils se sont regardés sans se reconnaître, il en résulte la conversation suivante, typique, inévitable, et qui correspond bien à la profondeur des amitiés humaines.

— Hé, pas vrai ?
— Tiens, pas possible !
— Non, elle est bien bonne !
— Ben, quand on m'aurait dit !
— Comment ça va ?
— Pas mal et toi ?
— Eh ! bien, tu vois, pas mal, merci.
— T'as rajeuni...
— Oh ! pas tant. Mais c'est toi qui a rajeuni.
— Et alors, ça va toujours ?
— Ça va, comme les vieux.
— Quel temps !
— Ne m'en parle pas.
— Et chez toi ?
— Oh ! ça va. Et chez toi ?
— Oh ! ça va, merci.
— Ah ! il faut que je descende.
— Adieu, au revoir.
— Adieu, au revoir.
Etc., etc.

LE CARABINIER VAUDOIS

A l'occasion de la seconde réunion des carabiniers vaudois, qui a eu lieu il y a une quinzaine de jours à Moudon, un chroniqueur écrit :

« Touchante, cette assemblée de militaires de tous grades et de toutes volées, où le colonel se retrouvait avec son ancien camarade d'école de recrues, resté simple soldat et devenu Landsturmien.

» Nos carabiniers ne portent plus ni chapeau à plumes de coq, crânement posé sur l'oreille, à l'Bersaglier, ni pantalon bleu de ciel se perdant dans la guêtre éclatante de blancheur. Au cours des années et des adaptations de l'uniforme, à la « visibilité », ils ont même perdu la tunique verte à boutons d'or, rehaussée du somptueux col noir. De leur ancien costume et de l'ancienne couleur du corps — celle qu'on retrouvait partout, chez les chasseurs français, chez les Jäger autrichiens, chez les carabiniers belges — il ne reste plus que le vert du bas de la manche. Le recrutement ne se fait plus exclusivement chez les bons tireurs ; il ne faut plus avoir atteint tant de fois le fin milieu de la cible pour devenir carabinier. Et puis, le bataillon est maintenant enrégimenté, embrigadé, il ne dépend plus directement du commandant de la division dont il était le soutien. « Allons, faites donc donner la garde ! » criait-il.

» N'importe, l'esprit des carabiniers vaudois est resté le même. On l'a constaté l'autre jour à Moudon, l'année dernière à Vallorbe, où les « tuniques vertes », tel est leur surnom chez nous, se réunissaient pour la première fois depuis la fin de la grande guerre et de la démobilisation. On vit alors deux nonagénaires paralytiques se faire rouler en fauteuil dans le cortège, le chef coiffé du fameux chapeau à plumes ; c'est tout ce qu'il leur restait de l'uniforme avec lequel ils avaient marché vers la frontière du Rhin, en 1857. »

COLLABORATION ESTIVALE

Le tempérament vaudois exposé en quelques mots :

Etienne. — J'ai faim, Jules !
Jules. — Etienne, j'ai faim !
Etienne et Jules. — Allons prendre un verre.

* * *

L'homme dans tout son cynisme :

Elle. — Mon amour pour toi est si grand que je n'en ai pas dormi de toute la nuit; et toi, mon chéri ?

Lui. — Moi j'ai fait un bon somme. Si j'avais prévu que tu restes éveillée, je t'aurais donné ma comptabilité à mettre en ordre.

* * *

La femme dans toute sa frivolité :

Le mari jaloux. — Comment ! tu ne l'as pas gifflé ? Tu acceptes donc ses baisers, à présent ?

Elle. — Moi, accepter ses baisers ? jamais ! Aussitôt qu'il m'en donne un, je le lui rends.

* * *

Les mots doux :

Madame. — Tes idées ne forment qu'un amas de crétineries.

Monsieur. — Les tiennes n'en forment pas qu'un.

* * *

De la politesse des écoliers :

Le professeur de chant. — Travaillez votre voix, mon enfant, c'est durant la jeunesse que l'ont peut se former le timbre.

L'élève. — Tandis qu'à votre âge il est trop tard, on est déjà timbré.

* * *

Au clair de lune :

L'amoureux. — Ton affection à mon égard diminue... Pourquoi ne m'appelles-tu plus ton chou ? Dis, mon ange ?

Son ange. — Parce que je te trouve l'air navet.

* * *

De l'intérêt qu'on porte parfois à la chose publique dans le pays de Vaud :

— En somme, qu'es-tu ? Radical ?... Socialiste ?

— Oh ! vois-tu, j'ai pas bonne mémoire, y te faut ça demander à ma femme.

* * *

Regrets sincères :

— Maintenant que l'enterrement de ta belle-mère est passé, te voilà de nouveau contraint au travail.

— Hélas ! ce n'est pas tous les jours fête !

André Marcel.